

Revue Durable N°41

DOSSIER

Philippe Cury*

La pêche moderne vide la mer de ses poissons

Il est sérieusement question, pour les ressources vivantes marines, d'atteindre un point de non-retour, de leur effondrement irréversible sous l'effet des excès de l'action humaine. Au milieu du siècle, les espèces les plus couramment pêchées aujourd'hui pourraient avoir disparu si la pression humaine continue de les extraire de la mer au rythme actuel. Jadis immense, inépuisable, insondable, l'océan est en voie d'épuisement.

Sous l'Empire romain, la mer est perçue comme un gisement sans limite de poissons. En 1609, cela est toujours le cas : le juriste hollandais et père du droit de la mer Hugo Grotius (1583-1645) affirme dans *Mare Liberum* (De la liberté des mers) que la pêche en mer est libre et qu'il est impossible d'en épuiser les richesses.

Au XVIII^e siècle, les médecins et naturalistes français Arnault de Nobleville (1701-1778) et François Salerne (1705-1760) estiment que « quel que soit le nombre de poissons que les hommes consomment, ou que d'autres poissons dévorent, ce qui reste suffira toujours pour en redonner autant un an ou deux après ».

Jules Michelet (1798-1874) insiste sur la fécondité de la mer, « la grande femelle du globe dont l'inépuisable désir, la concep-

* Philippe Cury est directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et dirige le Centre de recherche halieutique méditerranéenne et tropicale, à Sète, en France.

tion permanente ne finit jamais ». Il juge même le hareng dangereux au point qu'il faille le conquérir pour l'empêcher de gélifier les mers. Lorsqu'on ouvrait le ventre d'une morue de deux mètres de long et qu'il en sortait un million d'œufs, le danger semblait réel. Aussi Michelet exhorte-t-il à pêcher sans limite.

Dans le Grand Dictionnaire de cuisine, Alexandre Dumas (1803-1870) spéculait ainsi : « On a calculé que si aucun accident n'arrêtait l'éclosion de ces œufs et si chaque cabillaud venait à sa grosseur, il ne faudrait que trois ans pour que la mer fût comblée et que l'on pût traverser à pied sec l'Atlantique sur le dos des cabillauds. »

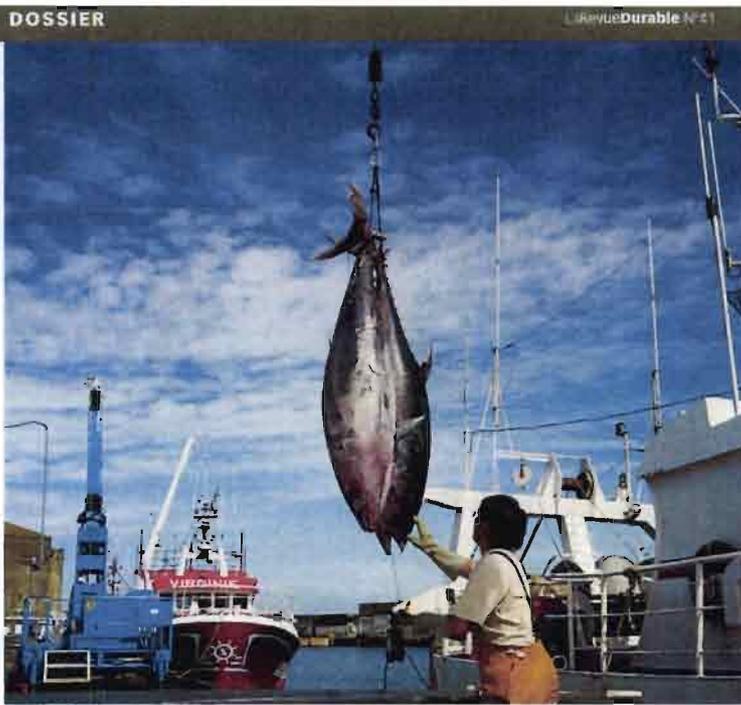
Il faut attendre le déploiement de la Révolution industrielle, au XIX^e siècle, pour voir apparaître des signaux d'une nature différente. Des écologues spécialistes des lacs et des rivières observent la montée de pollutions et l'apparition de surexploitations. Ils commencent à attirer l'attention sur la nécessité de gérer les ressources halieutiques pour maintenir la pêche industrielle.

En 1883, lors de la première grande exposition internationale sur la pêche, à Londres, le biologiste, paléontologue et philosophe britannique Thomas Henry Huxley (1825-1895) rejette ces mises en garde. La mer n'est pas un lac, argumente-t-il. Comme Grotius, il défend le statut libre de la mer pour ne pas limiter l'esprit d'entreprise. Selon lui, « rien de ce que nous faisons ne peut affecter le nombre de poissons ».

C'est le début d'un désaccord. Le zoologiste britannique Edwin Ray Lankester (1847-1929) s'inquiète de la capture des femelles et juge erroné « de croire que l'océan est un vaste grenier dont les ressources sont infinies ». « Le rejet de mesures de protection et de régulation des méthodes de pêche sera, de manière ultime, désastreux pour les pêcheries marines, de la même manière que pour nos pêcheries en rivières et dans les lacs », soutient-il.

La fin de l'abondance

Inimaginable, impensable il y a encore un siècle et demi, l'homme est en train de venir à bout de la grande « femelle du monde » et de son inépuisable fécondité. Depuis 1985, les captures mondiales diminuent au rythme de 0,5 % par an, soit environ 400 000 tonnes par an. Les trois quarts des stocks sont pleinement exploités ou surexploités. En corollaire, en vingt ans, on est passé de 10 % de poissons d'aquaculture (saumons, daurades, turbots, crevettes, etc.) à 50 %.



En 2006, l'équipe de Boris Worm, de l'Université de Dalhousie, au Canada, a calculé qu'au milieu de XXI^e siècle, les espèces les plus couramment pêchées aujourd'hui pourraient avoir disparu si la pression humaine – surpêche, pollution et destruction des milieux – continue au rythme actuel. Son avertissement a fait la une de la presse internationale.

En France, la production nationale ne couvre que 36,3 % des besoins. Et la taille des poissons a chuté. Fini les grandes turbottières de jadis. Aujourd'hui, dans le golfe de Gascogne, 93 % des poissons mesurent moins de 24 cm. Et on pêche des espèces auparavant peu pêchées, tels les poulpes et les poissons d'eaux profondes.

Les écosystèmes deviennent moins productifs, les espèces de moindre valeur prolifèrent aux dépens des grandes espèces. Pour les Européens, la disparition de la pêche n'est pas forcément dramatique. Mais dans les pays du Sud, où le poisson est une ressource souvent majeure de protéines, cette évolution annonce d'énormes problèmes.

Moyens de guerre

La pêche est la dernière grande activité de cueillette héritée du paléolithique. Mais les technologies ultrasophistiquées et les puissants moteurs qui équipent les bateaux en ont fait une entreprise dévastatrice. La capture est fonction de l'abondance, de la biomasse et de l'efficacité des techniques. La taille des bateaux, leurs moyens de détection, les dispositifs de concentration des poissons ont évolué et contribué à renforcer la puissance de pêche des navires.

En Europe, 25 % des bateaux ont été détruits. Mais leur efficacité est telle qu'au bilan, la capacité de pêche a augmenté de 20 % en moins de vingt ans. Ce qui accroît la surcapacité de la flotte mondiale : on pourrait pêcher six fois ce qu'il y a dans la mer. La technologie tue la pêche : une technologie de guerre avec cartes des fonds marins, capteurs attachés aux engins de pêche, moyens de détection acoustique, radars, sonars, GPS, etc.

Les senneurs français et espagnols qui pêchent le thon en Méditerranée illustrent cette évolution. Au début des années 1980, ils commencent à utiliser les hélicoptères pour repérer des bancs de thons. Ils adoptent le sonar en 1983 afin de les repérer en trois dimensions. En 2000, leur portée est de 500 mètres. En 2004, elle est de 3 kilomètres.

Les radars et les sonars actuels peuvent détecter un poisson à 5 kilomètres à la ronde. La vitesse moyenne d'un senneur est passée de 10 nœuds (18,5 km/heure) dans les années 1970 à près de 18 nœuds aujourd'hui.

Les poissons sortiront à coup sûr vaincus de cette guerre. Depuis le XV-XVI^e siècle, tous les Européens sont partis pêcher la morue à Terre-Neuve. En 1500, on en pêche 120 000 tonnes. A partir des années 1960, avec la technologie des chalutiers profonds, les pêches augmentent très vite, avec un pic à 800 000 tonnes dans les années 1970. La morue est largement surexploitée. On la prélève sur le plateau continental, dans les fossés, les canyons, les zones de croches, etc.

Mais en 1992, la pêche s'effondre brutalement. De 1970 à 2000, l'abondance de la mo-

...rue a dévissée de 85 %. Elle est aujourd'hui ridicule. Mêmes causes, mêmes effets : la sardine californienne et la baleine de Gascogne ont subi le même sort.

Bulldozers des mers

La pêche mondiale inclut 65 % de chaluts. Ils ramassent tout ce qu'il y a sur leur chemin en traînant un grand filet qui ratisse le sol derrière le bateau. Les méfaits de cette méthode sont considérables. Elle est tout d'abord très énergivore : il faut 1 litre de gasoil pour pêcher 1 kg de poisson.

Des subventions sont donc nécessaires pour maintenir cette activité. Elles proviennent surtout de la Banque mondiale, qui fait don de 35 milliards de dollars par an. En France, depuis trente ans, les subventions annuelles sont de la valeur des débarquements de poissons, soit 100 %. Elles auraient pu servir à régler le problème de la surexploitation. Au contraire, elles le renforcent.

Ensuite, le chalutage entraîne des destructions massives d'habitats marins, en particulier des zones d'éponges et de coraux froids. Des forêts tropicales marines sont ainsi transformées en déserts sous-marins. Chaque année, la surface chalutée équivaut à 150 fois la surface qui est déforestée dans le monde.

Enfin, le chalutage produit une grande quantité de prises accessoires. Pour des captures de langoustines d'environ 1 million de tonnes, 8 millions sont rejetés dans la mer, soit huit fois ce qui a été pêché ! Un système hautement contraire aux objectifs de conservation des espèces.

Cachez-moi cette limite

Alors que les pêcheurs pêchent à la limite et même au-delà du renouvellement des écosystèmes marins, il reste difficile de les convaincre, de même que les politiciens, de l'urgence de la situation.

A Terre-Neuve, les pêcheurs soutiennent que la mer est pleine de poissons. En réalité, ils vont pêcher dans des poches où l'abondance est élevée et où on voit bel et bien des



poissons. Mais ces poches ne constituent que 5 % de l'abondance d'antan. En outre, elles sont nouvelles.

Les poissons ont la particularité d'avoir tendance à se regrouper dès qu'ils se raréfient. Les pêcheurs s'interrogent à bon droit : pourquoi les chercheurs regardent-ils là où il n'y a pas de poisson ? Réponse : parce qu'ils vont y recueillir des échantillons pour voir si les stocks se reconstituent.

Un autre facteur qui masque la limite est la puissance des moyens. Or, même si elle baisse légèrement, la courbe des niveaux de capture paraît stable. On peut donc présumer qu'il s'agit là d'un développement durable de la pêche. En fait, ce n'est qu'une apparence. Pour maintenir le niveau des captures, on pêche plus loin, plus profond et d'autres espèces en abondance, comme les sardines et les anchois.

Dans le golfe de Gascogne, les captures d'espèces de qualité comme le merlu ont diminué de 45 %. Mais à bateau équivalent,

les pêcheurs gascons capturaient en 2002 deux fois plus en tonnes qu'en 1973. Ils arrivent à maintenir leur activité en pêchant en plus grande quantité des poissons de moindre qualité.

En France, pays « ami des pêcheurs » – ainsi que l'Italie, le Portugal et l'Espagne –, la conservation des océans et des espèces marines passe toujours au second plan, après la paix sociale. Les pêcheurs reçoivent tellement mal le travail des scientifiques que l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer), organisme public d'expertise et de recherche, ne délivre plus les informations scientifiques qu'avec parcimonie.

C'est ainsi que les informations les plus pertinentes sur l'état des ressources halieutiques proviennent d'Amérique du Nord. Ce sont en grande partie des fondations philanthropiques qui financent les travaux de ces chercheurs.

Cap sur un nouvel horizon

Créer une prospérité permanente à l'intérieur des contraintes biophysiques du monde, qui soit juste et équitable pour les humains, les autres espèces et les générations futures. En matière de gestion halieutique, cet idéal s'appelle l'approche écosystémique des pêches. Une forme de gestion qui cherche à concilier exploitation et préservation des ressources et des autres formes vivantes qui en dépendent.

Lynne Shannon, du Marine and Coastal Management, basé au Cap, en Afrique du Sud, est une des toutes premières chercheuses, au niveau mondial, à avoir considéré l'approche écosystémique des pêches en tant que prioritaire pour son pays et à s'y investir pleinement.

En Afrique du Sud, la gestion des stocks est traditionnellement confiée à des groupes d'experts qui se réunissent tous les trois mois et se concertent sur l'état des stocks de sardines, de

Les poissons sortiront vaincus de cette guerre

De l'utilité des gros poissons

La pêche transforme de manière irréversible la chaîne trophique. Les pêcheurs aiment pêcher des gros poissons. Or, les scientifiques viennent de découvrir que les gros poissons jouent un rôle extrêmement structurant dans l'écosystème et sa reproductivité.

L'évolution des écosystèmes sur cinquante ans montre que l'abondance des grands prédateurs a diminué de 60 à 99 %. Cela parce que le monde marin est structuré de façon très simple : le plus grand mange le plus petit. La seule chose qui compte dans ce milieu, c'est la taille de la bouche : plus elle est grosse, plus elle peut avaler d'autres poissons. Il n'y a pas, comme dans le milieu terrestre, toutes sortes de capacités – course, ventouses, camouflages, etc. – pour attraper de la

nourriture. En milieu marin, il faut attraper l'autre et l'avaloir.

Puisque les prédateurs mangent les plus petits poissons qui mangent le zooplancton qui mange le phytoplancton, une baisse des prédateurs entraîne une modification profonde de la structure de l'écosystème. En mer Noire, la surexploitation des grands prédateurs a conduit à faire baisser très fortement la productivité halieutique de l'écosystème par un effet de cascade. Et il se pourrait que cet effet soit irréversible.

Aujourd'hui, l'océan ressemble à un écosystème où les espèces de haut niveau trophique sont en déclin au profit des espèces de niveau trophique intermédiaire comme les poissons de fourrage, et des es-



Sénégal : ailerons de requins à Mbour, séchés en vue d'une exportation vers les marchés asiatiques

pèces opportunistes telles que les crabes, les calamars et les crevettes.

L'océan est à mi-chemin entre un écosystème non exploité, avec des prédateurs supérieurs abondants, des poissons fourrages et des invertébrés en nombre réduit, et

des espèces opportunistes quasi inexistantes, et un écosystème pauvre, avec une dominance de petits poissons, d'invertébrés (méduses et algues toxiques) et des événements anoxiques, voire des zones mortes.

PC



30

merlus et d'anchois à partir des connaissances scientifiques, des modèles et des récentes tendances observées lors des campagnes océanographiques. Lynne Shannon a eu l'idée de demander à ces groupes d'experts, aux pêcheurs et à l'ensemble des acteurs de la profession ce qui, à leur avis, était important pour l'écosystème lorsqu'on exploite ces espèces.

Personne ne s'était jusque-là inquiété de savoir si la pêche à la sardine pouvait avoir un quelconque impact sur les oiseaux marins ou sur les phoques. Des études avaient pour objet les oiseaux, les phoques et les sardines, mais elles ne se croisaient jamais. Or, l'exercice a porté ses fruits.

Pour les pêcheries de sardines, il est très vite apparu que la quantité de poissons laissés dans l'océan pour nourrir les oiseaux marins comme le fou du Cap est un problème majeur. Les effectifs de cette espèce protégée déclinent et l'enjeu est prioritaire pour leur conservation. Il a été décidé de limiter l'accès de la pêche autour des îles pour leur donner accès à une nourriture suffisante. Une petite réserve est en train de naître autour des colonies de

cet oiseau pour en assurer la survie. Des indicateurs sont élaborés pour évaluer son impact.

La supériorité de ce système de gestion est démontrée en comparant la mer au large des côtes de la Namibie et de celles de l'Afrique du Sud, deux écosystèmes aux espèces et aux productivités à l'origine semblables.

En Namibie, les pêcheries relèvent, comme la plupart des pêcheries européennes, d'un système de laisser-faire. Les pêches explosent dans les années 1960 puis, à partir d'un pic en 1965, baissent de manière assez rapide. Le stock de sardines, jadis abondant, et qui atteignait 10 à 14 millions de tonnes, s'effondre en 1980. Et la surexploitation conduit à la chute libre du merlu, des oiseaux marins et des manchots.

En Afrique du Sud, le scénario est inverse : l'écosystème abonde en anchois, sardines, merlus et manchots et les stocks affichent une remarquable stabilité depuis cinquante ans. Cet exemple prouve qu'il est possible de gérer les ressources de manière durable. De tels cas se comptent cependant sur les doigts de la



main dans le monde : Afrique du Sud, Alaska, Nouvelle-Zélande, un peu l'Australie.

Construire des outils de décision politique

La gestion des ressources halieutiques souffre d'un défaut de perspective commune. Les scientifiques calculent qu'il ne faut pas pêcher plus de 13 500 tonnes de thon rouge par jour. Toutes les organisations générales des pêches qui gèrent la pêche au niveau mondial, dans environ 40-45 pays, reprennent cette proposition. Mais les politiques ne lisent pas les rapports scientifiques. Au lieu de cela, ils prennent le chiffre de l'année précédente, ajoutent ou retranchent plus ou moins 5 %, ce qui double la mise à 28 000-30 000 tonnes.

Il revient aux pêcheurs de devenir les premiers acteurs d'une pêche responsable respectueuse des ressources exploitées. Dans ce milieu structurant, le pêcheur doit faire attention à ce qu'il convient de laisser dans la mer et à ce qu'il peut ramener. Car sans poissons, exit les pêcheurs ! Et ce n'est pas pour rien si l'on est passé de 30 000 à 13 000 pêcheurs en moins de trente ans en France.

Il faut former des citoyens informés et plus responsables sur les problèmes environnementaux. Labelliser les produits de la mer permettra d'acheter non pas uniquement avec son estomac, mais également avec sa conscience. ■

BIBLIOGRAPHIE

WORM B ET COLL. *Impacts of Biodiversity Loss on Ocean Ecosystem Services*, Science, 2006, 314 (5800): 787-790.

POUR ALLER PLUS LOIN

CURY P, MISEREY Y. *Une mer sans poissons*, Paris, Calmann-Lévy, 2008.



Scène issue d'une fresque qui raconte les activités de pêche liées à la proximité de deux océans, au Cap, en Afrique du Sud